

## Louise de Quengo. Une bretonne du XVII<sup>e</sup> siècle. Archéologie, Anthropologie, Histoire

Yves Henigfeld

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rao/8853>

DOI : [10.4000/rao.8853](https://doi.org/10.4000/rao.8853)

ISSN : 1775-3732

### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

### Référence électronique

Yves Henigfeld, « Louise de Quengo. Une bretonne du xvii<sup>e</sup> siècle. Archéologie, Anthropologie, Histoire », *Revue archéologique de l'Ouest* [En ligne], 38 | 2022, mis en ligne le 14 décembre 2022, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rao/8853> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rao.8853>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Louise de Quengo. Une bretonne du xvii<sup>e</sup> siècle. Archéologie, Anthropologie, Histoire

Yves Henigfeld

---

- 1 C'est une histoire qui commence en 1656 par un décès, celui de Louise de Quengo, dame de la noblesse bretonne, inhumée en habit de religieuse dans une chapelle du couvent des Jacobins à Rennes. Conformément à ses vœux, on dépose dans sa tombe une urne contenant le cœur embaumé de son époux, Toussaint de Perrien, chevalier de Bréfeillac, décédé sept ans auparavant, dont le corps repose, depuis 1649, à plus de cent soixante kilomètres de Rennes, dans la chapelle du couvent de Saint-Hernin (Finistère) près de Carhaix. Sa tombe reçoit en échange le cœur de son épouse, scellant ainsi, par-delà les distances, leur union pour l'éternité.
- 2 Trois siècles et demi plus tard, leur repos est troublé par le projet de transformation de l'ancien couvent des Jacobins en centre des congrès, à l'origine d'une vaste opération d'archéologie préventive, menée, de novembre 2011 à juillet 2013, par une équipe de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) dirigée par Gaétan Le Cloirec. Cette intervention a non seulement permis d'éclairer l'histoire et le développement architectural de l'établissement religieux (transformé en magasins militaires à la Révolution, avant d'être acquis par Rennes Métropole en 2002), mais aussi de mettre au jour plus de 800 sépultures médiévales et modernes, pour certaines prestigieuses, parmi lesquelles figurait le corps de Louise de Quengo, identifié grâce la présence d'un cardiotaphe déposé sur le couvercle de son cercueil en plomb, portant une inscription on ne peut plus explicite : « *Ci gît le Cœur de Toussaint de Perrien, Chevalier sieur de Brefeillac, dont le corps repose à Saint-Sauveur près Carhay couvent Carmes Deschaus qu'il a fondé, et mourut à Rennes le 30<sup>e</sup> août 1649* ».
- 3 Cette découverte singulière est à l'origine d'une étude exemplaire rassemblant au chevet de la défunte, sous la houlette de Rozenn Colleter en charge de l'étude des vestiges funéraires, une équipe pluridisciplinaire composée de plusieurs dizaines de spécialistes, dont la mission était d'assurer une lecture optimale des vestiges et de

mieux comprendre les pratiques funéraires ayant présidé à l'inhumation, tout en remplaçant le personnage dans son environnement socioculturel.

- 4 Dès 2015, la diffusion des premiers résultats de cette fouille réalisée en 2014 a suscité un engouement sans précédent dans les milieux scientifiques, mais aussi médiatiques, et c'est en 2017, conjointement à une exposition aux Champs Libres, qu'est organisé à Rennes un colloque consacré à la défunte, à l'initiative de la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine (SAHIV), de l'Inrap et du musée de Bretagne.
- 5 Ce sont les actes de ce colloque, dont on soulignera d'emblée la très grande qualité scientifique et éditoriale, qui sont ici publiés dans un bel ouvrage de 365 pages paru en 2021 aux Presses universitaires de Rennes, dans la collection « Art & Société ». Ce dernier, coordonné par Rozenn Colleter, Daniel Pichot et Éric Cruzéby, réunit une vingtaine de contributions rédigées par une soixantaine d'auteurs, dont la diversité des spécialités montre à quel point cette étude s'inscrit à la croisée de plusieurs disciplines (archéologie, archéo-anthropologie, histoire, anthropobiologie, médecine légale, radiologie, parasitologie, microbiologie, paléopathologie, conservation et restauration, étude des cuirs et des textiles anciens, archéobotanique, paléogénétique, droit, etc.).
- 6 Le ton est donné dans le titre du texte introductif intitulé « Louise de Quengo, un dossier d'outre-tombe » (p. 15-19), dans lequel les coordonnateurs rappellent les circonstances de la découverte et les enjeux scientifiques de l'étude. Il ouvre sur quatre parties visant à replacer cette découverte dans son contexte sociétal, religieux, funéraire et patrimonial.
- 7 La première partie, consacrée à « Louise de Quengo et la société rennaise » (p. 21-99), comprend quatre contributions. La première, rédigée par Gauthier Aubert, brosse le portrait d'une capitale provinciale et parlementaire au xviii<sup>e</sup> s., qui, tout en étant marquée par plusieurs épisodes de crise (peste, dysenterie et famine), n'en reste pas moins attractive et prospère, et dans laquelle l'architecture civile en pan de bois côtoie bâtiments religieux et édifices prestigieux (Parlement, hôtels particuliers, etc.). Cette première contribution est suivie d'une étude proposée par Klervia Jaouen, Rozenn Colleter, Jeroen E. Sonke, Laure Laffont et Pauline Méjean portant sur l'alimentation des élites rennaises, envisagée à partir d'une approche isotopique réalisée sur les os et les dents d'une centaine d'individus inhumés au couvent des Jacobins, ainsi que sur les restes de Louis Bruslon de Plessis, dont la sépulture est présentée dans la dernière partie de l'ouvrage. Ces défunts sont classés en trois groupes socio-économiques, définis en fonction de l'emplacement des sépultures dans l'établissement conventuel. Sans véritable surprise, les individus inhumés dans les endroits privilégiés que sont le chœur, les chapelles conventuelles et la salle du chapitre ont *a priori* bénéficié d'une alimentation plus recherchée que ceux inhumés dans la nef, cette différence étant notamment marquée par une consommation plus importante de poissons de mer et de cochons de lait. Cette contribution précède une présentation par Rozenn Colleter des cimetières paroissiaux, conventuels et hospitaliers de Rennes au xviii<sup>e</sup> s. Elle rappelle que les évêques se font préférentiellement inhumer dans la cathédrale Saint-Étienne depuis le xii<sup>e</sup> s., tandis que les nobles bretons ont une préférence plus marquée pour les églises conventuelles, en particulier celles des Carmes, des Cordeliers ou des Jacobins. Si la plupart des cimetières, notamment paroissiaux, ne sont connus que par des sources archivistiques ou planimétriques, d'autres ont pu être documentés par des interventions archéologiques, au rang desquels figurent ceux du couvent des Jacobins et de la chapelle Saint-Thomas, mais aussi le cimetière hospitalier de la place Sainte-

Anne, fouillé en 2013, qui a livré une centaine de sépultures. Dans la contribution suivante, Gaétan Le Cloirec, Teddy Béthus, Elen Esnault et Ludovic Schmitt s'intéressent plus précisément à l'histoire architecturale du couvent des Jacobins. Après une présentation des circonstances de l'intervention et des sources écrites et iconographiques, les auteurs restituent le développement de l'établissement à la lumière de la documentation archéologique. Ils commencent par évoquer les origines de ce couvent dominicain, dont l'installation dans le courant du xiv<sup>e</sup> s., en périphérie nord de la ville médiévale, est tardive par rapport à celle des franciscains, implantés à l'est de Rennes depuis cent trente ans. La première pierre du couvent est posée en février 1369 à l'initiative du duc Jean IV. L'établissement connaît un essor rapide qui se poursuit à l'Époque moderne, grâce notamment au développement du culte de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Les transformations progressives du couvent sont restituées avec précision grâce à une analyse des vestiges en sous-sol associée à une vaste étude archéologique du bâti. Dans le courant du xvii<sup>e</sup> s., l'organisation initiale de l'établissement conventuel est modifiée, à deux reprises, par des travaux affectant principalement l'espace claustral, se traduisant en l'occurrence par la construction d'une nouvelle chapelle abritant le tableau miraculeux représentant la Vierge à l'enfant, devant lequel les pèlerins viennent se recueillir. C'est d'ailleurs à proximité immédiate de cet espace, à la jonction de la chapelle Saint-Joseph et Notre-Dame, que Louise de Quengo est inhumée, conformément à son souhait. Dans le chapitre suivant, Bruno Isbled restitue le personnage à partir des archives rennaises. Il y décrit notamment la fondation par laquelle elle fait le choix d'établir, en 1649, à la suite du décès de son époux, sa future sépulture au couvent des Jacobins et où le cœur de son mari devra être déposé, assortie de dispositions prévoyant des messes et des services solennels à perpétuité, renforcées, après sa mort, par une seconde fondation émanant de ses héritiers (les deux textes sont publiés en annexe). L'auteur commente également les raisons et les conditions de l'inhumation, tout en dressant un portrait complet des familles de Louise de Quengo et de Toussaint de Bréfeillac et de leurs possessions seigneuriales en Bretagne, qui montrent leur ancrage rural. La vie des époux se passe en grande partie sur leur domaine, même si Louise meurt à Rennes, où elle effectue des séjours réguliers une fois veuve. C'est dans sa seigneurie de Kergoët en Saint-Sernin que Toussaint fait construire une chapelle en 1630 et y fonde un couvent des Carmes déchaux en 1644, où il se fait inhumer quatre ans plus tard. Dans cette contribution, l'auteur détaille par ailleurs les problèmes de gestion des biens et de succession de ce couple sans descendance directe.

- 8 La deuxième partie intitulée « Louise de Quengo : la mort, la foi » (p. 101-161) donne lieu à trois articles mettant l'accent sur les pratiques funéraires et sur le sentiment religieux qui animait les personnages inhumés aux Jacobins. La première contribution, signée François Labaune-Jean, met en lumière la nature du mobilier funéraire recueilli dans les tombes, qui, rapporté au nombre total de sépultures, reste toutefois assez modeste, conformément aux pratiques de dépouillement et d'humilité adoptées devant la mort à l'Époque moderne. Il s'agit surtout de vases à encens, d'objets de piété (médailles, crucifix et chapelets) et d'accessoires vestimentaires (boutons, boucles, agrafes, ferrets et épingles) accompagnés de rares autres objets. L'étude offre ici un corpus d'objets de référence, pour lesquels il existe peu d'ensembles de comparaison pour la période moderne. Parmi le mobilier bien conservé, on peut mentionner le crucifix en bois avec un christ en alliage cuivreux, placé entre ses mains. Louise de Quengo était revêtue d'une tenue qui fait l'objet, dans la contribution suivante,

d'une étude particulièrement originale et convaincante, autant sur le plan technique qu'historique, réalisée par Véronique Gendrot, qui a étudié les textiles et le costume religieux de la défunte, et Gaël Barracand qui s'est intéressé à ses chaussures. Le costume comportait en l'occurrence plusieurs couches de vêtements superposés, composées d'une chemise en laine, d'une robe de bure maintenue à la taille par une ceinture en laine, d'une guimpe de cou, d'un grand scapulaire ajusté sur la guimpe, d'un petit scapulaire de dévotion placé sous le coude droit de la défunte, d'un manteau de couleur sombre, de trois bonnets, d'un bandeau de front, d'une guimpe et de deux voiles. Les éléments chaussants étaient constitués de chausses, de chaussons et de mules en cuir à semelles de liège à bouts carrés. Si la plupart des éléments vestimentaires portés par la défunte relèvent de l'ordre des Carmélites, plusieurs éléments détonnent. Le manteau est sombre alors qu'il est normalement blanc chez les carmélites et certains objets ou accessoires vestimentaires renvoient plutôt au monde laïc et notamment les mules, les religieuses étant ordinairement chaussées de souliers ou d'alpargates. Tout laisse à penser que l'on a ici affaire à une laïque qui s'est fait inhumer en vêtements religieux (probablement achetés au Carmel de Rennes) en signe de dévotion. Cette question de la dévotion est au cœur du chapitre suivant, rédigé par Georges Provost, qui fait écho à l'article de Bruno Isbled cité auparavant. Dans son texte, il démontre en quoi l'environnement social et familial des deux protagonistes peut être qualifié de « dévot ». Nombreux sont en effet les membres des deux familles dont le zèle religieux s'exprime par des actes de soutien aux institutions religieuses, principalement en direction des couvents, caractérisés par des donations, fondations ou vocations. Toussaint de Perrien et Louise de Quengo, dont le parcours en dévotion est analysé à la lumière des sources écrites, sont les dignes représentants de cette élite provinciale du xviii<sup>e</sup> s. imprégnée de religiosité.

- 9 La troisième partie donne lieu à quatre contributions et met l'accent sur la pratique des « funérailles multiples » consistant à multiplier les lieux de mémoire par la dissociation des corps (p.163-239) dont l'exemple de Louise de Quengo offre une magnifique illustration. La première, signée par Rozenn Colleter, Françoise Labaune-Jean et Stéphane Jean, avec la collaboration de Guirec Querré et François Pustoc'h, est consacrée à l'étude des contenants en plomb du couvent des Jacobins. Plus largement, on y apprend qu'une quarantaine de cercueils et/ou de cardiotaphes en plomb ont été découverts dans l'ouest de la France, parmi lesquels le couvent des Jacobins a livré à lui seul cinq cercueils et cinq cardiotaphes, tous localisés dans le chœur de l'église conventuelle et dans les chapelles Notre-Dame et Saint-Joseph. L'article détaille les méthodes de prélèvement et d'ouverture des contenants, ainsi que les analyses chimiques élémentaires effectuées sur ces derniers. Les auteurs s'attachent ensuite à les décrire en portant une attention particulière aux techniques d'assemblage. Deux cercueils (dont celui de Louise de Quengo) sont de forme trapézoïdale, tandis que les trois autres sont anthropomorphes. Outre le cercueil de Louise de Quengo, une proposition d'identification est avancée pour trois autres cercueils en plomb, dont celui d'un homme (François de Kersauson, mort en octobre 1610) et deux femmes (Charlotte de Montmoron de Sévigné et Bonaventure Bernard de Turmelière, respectivement décédées en 1621 et en 1624) sur la base d'une inscription figurant sur l'un des cercueils et d'indices archivistiques pour les deux autres. De même, si l'on excepte l'urne contenant le cœur de Toussaint de Bréfeillac, des propositions d'identification sont faites pour trois autres cardiotaphes porteurs d'inscriptions. La description des contenants s'achève par une discussion sur les propriétés de conservation des cercueils

en plomb et sur les raisons de l'exceptionnel état de conservation de Louise de Quengo. Débute ensuite une contribution collective (Fabrice Dedouit, Rozenn Colleter, Fatima-Zohra Mokrane, Sylvie Duchesne, Céline Guilbeau-Frugier, Henri Dabernat, Frédéric Savall, Patrice Gérard, Éric Crubézy et Norbert Telmon) consacrée aux études autopsiques réalisées sur les matières organiques, particulièrement bien préservées grâce au milieu anaérobie ayant permis une conservation optimale du corps de Louise de Quengo et des cœurs protégés par les cardiotaphes. Sans entrer dans le détail des méthodes utilisées (déshabillage du corps, examens tomodensitométriques, autopsie et prélèvements, traitement des cœurs) et des résultats obtenus, on notera, si l'on se limite aux seules observations effectuées sur le corps de Louise de Quengo (examen tomodensitométrique, examen externe et autopsie médico-légale), la présence, dans la zone thoraco-abdominale, d'une incision chirurgicale en forme de croix résultant de l'opération de prélèvement du cœur, la mise en évidence de calculs rénaux et l'absence d'éléments concrets pouvant expliquer la cause de son décès. Le corps, qui présente par ailleurs la particularité de ne présenter aucune trace d'embaumement, est celui d'une femme aux cheveux longs rassemblés en queue-de-cheval mesurant 1,45 m pour un poids résiduel de 30 kg. Les résultats de l'autopsie sont compatibles avec les données archivistiques d'une femme décédée à plus de 70 ans, sa date de naissance étant estimée autour de 1584. Tout aussi captivante est l'analyse des ingrédients et des pratiques d'embaumement réalisée sur les cœurs embaumés du couvent des Jacobins, qui s'inscrit dans le prolongement de travaux pionniers menés depuis une trentaine d'années en France à partir des sources écrites (traités de médecine, chirurgie et pharmacie), archéologiques et bioarchéologiques. Proposée par Delphine Barbier-Pain, Marie-Pierre Ruas, Rémi Corbineau et Rozenn Colleter, l'analyse conjointe des restes végétaux extraits des matières organiques (grains de pollen, fleurs, grains et fruits) a été réalisée sur quatre cœurs, le cinquième en étant dépourvu. Deux des quatre cœurs embaumés étaient maintenus dans un sac de toile cousue et cirée. Vingt-cinq plantes (appartenant à 14 familles botaniques) ont été mises en évidence. Les compositions diffèrent d'un cœur à l'autre, mais certains ingrédients entrent de façon récurrente dans la fabrication des baumes, comme les graines et les fruits de genièvre (4 cas sur 4) ou les fleurs d'armoise et clous de girofle (3 cas sur 4). D'autres n'apparaissent que dans deux cas sur quatre (fleurs de lavande, d'origan, de calament, de houblon, de mélilot officinal, d'absinthe, de ciste et de myrte ; graines de poivre, de fenouil et de coriandre) ou à une seule reprise (feuille de romarin et d'épicea et fleurs de thym). Ces différences peuvent s'expliquer par des questions de disponibilité, de saison, de coût ou encore de pratiques différentes selon les préparateurs. Les pelotes de filasses de lin servant au rembourrage ont également été observées. Confrontée aux textes, l'analyse a permis de montrer la grande diversité des pratiques faisant parfois intervenir des ingrédients qui ne sont mentionnés dans aucun traité, comme le poivre maniguette. Cette étude archéobotanique est suivie d'une belle synthèse proposée par Rozenn Colleter sur les pratiques d'embaumement et les funérailles multiples au couvent des Jacobins. Par rapport au nombre d'individus étudiés, ces pratiques restent cependant assez marginales, puisque seuls 22 sujets sur 593 individus inhumés en position primaire présentent des traces d'interventions *post mortem* (traces de craniotomie et/ou d'ouverture du thorax, et/ou de l'abdomen, et/ou de prélèvement du cœur). Elle touche indifféremment des hommes et des femmes de tout âge, la pratique étant attestée dès l'enfance, à partir de 5 ans. Au-delà du seul cas des nobles inhumés au couvent des Jacobins, ces pratiques sont attestées dans toute l'Europe du xi<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> s. et les

exemples de funérailles multiples (dissociation du corps et du cœur) dans le nord-ouest de la France sont fréquents, à l'image des célèbres exemples de Richard I<sup>er</sup> Cœur de Lion et d'Anne de Bretagne. D'après l'autrice, le cas de Louise de Quengo présente un intérêt particulier dans la mesure où l'on a pu montrer pour la première fois qu'il n'y avait pas ici de volonté de présenter un corps apaisé à la famille, puisqu'il ne présente pas de traces d'embaumement, mais que le prélèvement de son cœur ainsi que celui de son mari ont été motivés par la seule volonté de montrer le lien unissant les époux, tout en dissociant les lieux d'inhumation, permettant par là même de multiplier le nombre de messes et de prières pour le salut des défunts.

- 10 Particulièrement riche en informations et en questionnements, la quatrième partie de l'ouvrage comprend sept contributions consacrées aux homologues de Louise de Quengo et à son avenir patrimonial (p. 241-321). Quatre sites de comparaison, tous attribuables à l'Époque moderne, sont ici mis en exergue. Le premier correspond à l'étude proposée par Rozenn Colleter, Fatima-Zohra Mokrane, Fabrice Dedouit, Pierre Poilpré, Véronique Gendrot, Sylvie Duchesne, Patrice Gérard, Éric Crubézy et Norbert Telmon du corps embaumé de Louis de Bruslon du Plessis, fortuitement découvert à l'occasion des travaux de réfection des sols de l'église Toussaints de Rennes, qui correspond à l'ancienne chapelle Saint-Thomas du collège jésuite. Inhumé dans un cercueil en plomb installé dans une chapelle latérale de l'église, le défunt a été identifié grâce à une épitaphe inscrite sur le cercueil à « *Messire Louis De/Bruslon/Seigneur Du Pessis / décédé le Premier Jour de / novembre 1661* », soit cinq ans après le décès Louise de Quengo. Outre la présentation des méthodes comparables à celles utilisées pour analyser la sépulture de cette dernière, l'étude a porté sur le contenant, sur les textiles funéraires et sur le corps du défunt. Son visage et sa tête étaient recouverts de deux suaires superposés. Il était revêtu d'une longue chemise de toile et doté d'un scapulaire de dévotion porté à l'épaule. Son corps était par ailleurs enveloppé dans deux linceuls, le dernier étant maintenu par une corde. Cette étude permet en outre de documenter de façon précise le mode opératoire et les techniques d'embaumement utilisées à cette époque en milieu aristocratique, dont le but n'était pas ici de présenter le corps, mais d'en favoriser la conservation. Le second exemple porte sur le corps, lui aussi embaumé, de Thomas Craven, un jeune aristocrate protestant londonien mort de la peste à Paris en 1636 et qui reposait dans un cercueil en plomb découvert en 1986 à Saint-Maurice, dans le Val-de-Marne. Cette étude, elle aussi résolument multidisciplinaire, a été menée par Djillali Hadjouis, Philippe Andrieux, Pierre-Léon Thillaud, Rémi Corbineau, Marie-Pierre Ruas, Pascal Verdin, Philippe Charlier, Philippe Froesch, Nicolas Garnier, Dang Lavu, Gérard Aboudharam, Michel Drancourt, Isabelle Bailly et Robin Haig. Sans entrer dans le détail des résultats, on retiendra entre autres que cette découverte offre un remarquable exemple de la maîtrise des pratiques d'embaumement au début du xvi<sup>e</sup> s. Le baume, introduit dans plusieurs ouvertures au niveau céphalique, thoracique et abdominal, a laissé de nombreuses traces, dont le sciage du crâne ayant permis l'extraction du cerveau. Le troisième exemple présenté dans les actes de ce colloque est celui plus tardif des corps des comtes de Flers (Orne), découverts en 2014 lors d'une intervention archéologique préventive, embaumés et inhumés dans deux cercueils en plomb déposés chacun dans un caveau en dalles de schiste aménagé dans le chœur de l'église Saint-Germain. Un cardiotope (ouvert et analysé en octobre 2020) reposait sur le couvercle d'un des deux cercueils. Là aussi, il s'agit d'une étude très complète faisant intervenir de nombreux spécialistes (Hélène Dupont, Raphaëlle Lefebvre, Cécile Chapelain de Seréville-Niel, Denis Bougault,

Gwenaëlle Bazin, Éric Broine, Rémi Corbineau, Marie-Pierre Ruas, Nicolas Garnier, Jean-Bernard Huchet, Benjamin Dufour, Marie-France Deguilloux et Fabienne Médard) qui donne de précieuses indications sur les pratiques funéraires réservées à la noblesse normande au début du xviii<sup>e</sup> s. Cet exemple est suivi d'un article de Rozenn Colleter et Paul-Anthelme Adèle intitulé « Louise de Quengo : une dépouille qui interroge. Entre archéologie, droit et éthique », qui résume un article paru en 2019 dans la *Revue canadienne de bioéthique* posant la question du statut et du devenir des vestiges funéraires et des problèmes éthiques et juridiques qu'ils peuvent soulever. Ainsi, les descendants de Louise de Quengo, et notamment la famille de Tonquédec, ont-ils préféré réinhumer le corps dans le cimetière du village du même nom, la cérémonie ayant eu lieu en septembre 2015, en présence de l'évêque de Tréguier et Saint-Brieuc. Les vêtements et les chaussures de la défunte ont en revanche été conservés à des fins de présentation et ont fait l'objet de mesures de restauration et de conservation, présentées avec soin dans l'article suivant par Monique Drieux-Daguerre et Céline Bonnot-Diconne. Une fois restaurés, se pose la question de la restitution au public de ces objets devenus objets patrimoniaux qui restent fragiles et engendrent des problèmes de conditionnement et de conservation sur le long terme. C'est ce qu'évoque Manon Six dans la contribution suivante, où elle propose plusieurs scénarios pour leur mise en valeur (expositions temporaires restitution numérique, retissage du vêtement, contextualisation de la découverte, etc.). Cette partie s'achève par une contribution passionnante intitulée « Louise et nous : l'autre "roman" de la momie », dans laquelle Gauthier Aubert analyse et décrypte avec précision la façon et la vitesse avec laquelle cette découverte est devenue, au fil des conférences de presse, un objet d'emballage médiatique, Louise de Quengo étant passée, en quelques mois, du statut de dame inconnue de la noblesse bretonne à celui de star du Net et des réseaux sociaux. Elle est désormais non seulement connue en Bretagne, mais aussi en France et dans le monde entier, rivalisant avec d'autres célébrités. Un chocolatier rennais va jusqu'à créer, en 2018, un cardiotaphe en hommage à Louise de Quengo... Dans la même contribution, l'auteur revient par ailleurs sur la question du lieu de réinhumation, qui va à l'encontre des vœux de Louise de Quengo, qui souhaitait reposer à Rennes, auprès de l'image du tableau miraculeux de la Vierge de Bonne-Nouvelle, actuellement exposé dans la basilique de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, localisée à proximité de l'ancien couvent des Jacobins.

- 11 Dans le chapitre conclusif de l'ouvrage (p. 319-321), les coordonnateurs de l'ouvrage reviennent sur les apports et sur le succès de la découverte en y intégrant notamment une illustration datant de 2017, publiée dans le magazine pour enfants *Okapi*, où l'on voit Louise de Quengo siéger aux côtés de Ramsès II, une momie Chinchorro, La Doncella, Ötzi et Lénine au « 7001<sup>e</sup> congrès annuel des momies ». Si la popularité de Louise est encore loin d'atteindre le degré de popularité de ses illustres compagnes et compagnons, il n'en reste pas moins que ce dessin est révélateur de l'intérêt, pour ne pas dire de la fascination suscitée par cette découverte, il est vrai assez spectaculaire, qui, compte tenu de l'état de conservation du corps et de sa dimension romanesque, contenait tous les ingrédients d'une « *success story* ».
- 12 Au terme de la lecture, il apparaît clairement que cet ouvrage est appelé à devenir une référence aussi bien dans le domaine de l'archéologie funéraire que dans celui de l'archéologie de la période moderne. Il permet non seulement de redonner une seconde vie à un personnage méconnu de la noblesse bretonne, mais aussi de la replacer dans son contexte historique, socioculturel et religieux, grâce à un travail d'équipe



pluridisciplinaire exemplaire. Bien au-delà du seul cas de Louise de Quengo, c'est tout un milieu, celui de la noblesse et de ses pratiques religieuses et funéraires, en particulier celle des sépultures multiples, qui est ici dépeint et documenté de façon magistrale. Quand une « affaire de cœur » contribue à faire avancer la science, ne boudons pas notre plaisir !